

## Visiter l'Apocalypse comme une cathédrale<sup>1</sup>

Le livre de l'Apocalypse de Jean est parfois quelque peu intimidant à la première lecture. Un peu comme à la première visite d'une belle et vaste cathédrale, on peut être pris d'un certain vertige. Même si l'on a l'intuition qu'il réside dans ce grand édifice un sublime message, le sentiment d'être légèrement dépassé nous submerge. Heureusement, aujourd'hui, nous vous proposons une rapide visite guidée pour apprivoiser un peu ce livre si mystérieux !

■ Commençons par les chapitres 1 à 3 qui sont comme le porche d'entrée de notre cathédrale. La vision du Christ ressuscité nous sert de tympan. Nous sommes un peu rassurés car nous imaginions d'emblée des monstres et des catastrophes. À la place, nous sommes en terrain connu : Jésus « *vivant pour les siècles* » qui « *nous aime et nous a délivrés par son sang* » (1,5).

À y regarder de plus près, il est quand même un peu bizarre, ce Jésus avec ces cheveux blancs, ces yeux de feu et ce glaive qui lui sort de la bouche (1,14-16), mais on aura compris qu'il s'agit d'une vision – un rêve éveillé. Il ne convient donc pas de tout prendre au pied de la lettre !

■ Plus étonnantes sont ces sept petites portes d'entrée que sont les lettres aux Églises des chapitres 2 et 3. Pourquoi sept d'ailleurs ? Comme les jours de la semaine au livre de la Genèse, le chiffre sept signifie la plénitude, la totalité. En écrivant à ces sept Églises, Jésus s'adresse à l'Église de partout et de tous les temps.

---

<sup>1</sup> Article paru dans la revue *France catholique* le 15.11.2023 et repris pour *Écritures* avec l'accord de son auteur et de la revue de publication première.

■ Dès que nous avons passé la porte d'entrée, la gloire céleste nous éclate au visage. Ce sont les chapitres 4 et 5 qui déploient, comme sur le chœur de notre cathédrale, la vaste fresque de la liturgie du trône. Dieu est là au centre mais il n'est pas décrit. Autour de lui se tiennent vingt-quatre anciens, à la fois rois couronnés et prêtres qui offrent de l'encens (4,4). Ils représentent l'humanité, doublant le chiffre des douze tribus de l'Israël ancien.

Il y a aussi les quatre « animaux » ou « vivants » que saint Irénée a pour simplifier identifiés aux quatre évangélistes : le lion de Marc, le taureau de Luc, l'homme de Matthieu et l'aigle de Jean (4,6-7). Mais ils se souviennent encore de ce qu'ils doivent aux *Kérubim* et aux *Séraphim* de l'Ancien Testament : ces anges terribles qui se tiennent au plus près de Dieu pour dire sa puissance et louer sa sainteté.

Et voici au centre, l'Agneau. Nous le connaissons bien cet « *Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde* » (Jean 1, 29). Là encore, il est étrange qu'il lui ait poussé sept yeux et sept cornes, symbole assez facile à déchiffrer de son omniscience et omnipotence, mais cela lui garde un côté mystérieux (5,6).

Notez qu'ici, il est bien debout malgré son immolation. Je ne sais pas pourquoi en tant d'endroits il est représenté couché ! Parce qu'on ne peut pas être immolé et debout en même temps ? ! Et bien si justement ! C'est en cela qu'il symbolise Jésus mort et ressuscité.

■ S'il était seulement mort, comment nous ouvrirait-il les mystères de Dieu symbolisés par le livre scellé ? Mais relevé, il déroule devant nous l'histoire de notre humanité représentée par un étrange chronomètre, celui des sept sceaux : c'est le chapitre 6. À l'ouverture de chacun d'eux, un malheur, dont les quatre cavaliers sont l'image, nous rappelle la fragilité de ce monde qui s'effondre.

■ Notez que ce chemin à sept étapes ne nous éloigne pas de la victoire de l'Agneau. Au contraire, comme les travées d'une nef, il nous ramène à la gloire céleste avec la foule de 144'000 élus (12x12x1000, encore un chiffre symbole de l'humanité entière) qui rejoignent la danse des quatre et des vingt-quatre dans une même adoration (chap. 7).

■ Dans les bas-côtés, deux parallèles aux sept sceaux : les sept trompettes (chap. 8-9) et les sept coupes (chap. 16). Leurs catastrophes, rappelant les dix plaies d'Égypte, nous redisent que si Dieu « permet » le mal, ce n'est que pour nous rappeler que notre fin n'est pas ici-bas.

Vous me demanderez peut-être pourquoi ces septénaires qui semblent s'emboîter à l'infini ? Peut-être justement pour nous dire que dans ce temps où tout n'est que répétition, l'éternité de Dieu reste toujours au bout du chemin.

■ Mais n'oublions pas l'autre grande vision. Celle du chapitre 12 qui, comme la rosace du fond de la nef, ne se voit qu'au seuil du chœur, car elle lui fait face. On y découvre cette « fameuse » femme couronnée de douze étoiles. Douze encore une fois ! C'est de nouveau l'humanité. Elle est menacée par le dragon à sept têtes que la voix céleste nous démasque comme le serpent des origines qui tenta Adam et Ève.

Pas étonnant qu'elle nous fasse penser à la Vierge Marie, cette Ève nouvelle puisque – comme le disaient les anciens pères –, dans chacun de ses membres, elle doit faire naître à nouveau le Christ.

Le dragon quant à lui est chassé et tombe pour ainsi dire du vitrail sous nos pieds. Il a beau singer Dieu au chapitre 13 en se constituant avec les deux bêtes sa petite trinité maléfique, il ne fait pas illusion : « *Il sait qu'il lui reste peu de temps* » (12,12).

Ces bêtes peuvent vous étonner, mais rappelez-vous que dans le livre de Daniel, on en voyait de pareilles dont il était clairement dit qu'elles étaient des empires humains. Quels empires ? Tous les empires ! En tout cas, dès qu'ils revendiquent pour eux l'adoration réservée à Dieu. Et il n'a pas manqué de candidats dans l'histoire des hommes !

■ D'ailleurs leur comédie aussi effrayante qu'elle soit tourne court et nous voici déjà revenus à la gloire avec l'adoration de l'Agneau sur le mont Sion au chapitre 14. Je vous l'ai dit : tout nous ramène à ce qui est le chœur de notre cathédrale.

■ Il reste encore à vous faire voir la dernière partie de ce livre qui se déploie en diptyque. D'un côté, la Babylone qui s'effondre et qui n'est présentée dans sa puissance au chap. 17 que pour déplorer sa ruine au chap. 18. Et de l'autre côté, ou au-dessus d'elle comme une coupole, la Jérusalem nouvelle qui descend d'auprès de Dieu aux chapitres 21 et 22.

Elles sont toutes les deux des femmes, la grande prostituée d'un côté et l'épouse de l'Agneau de l'autre. Comme des prolongements de la femme du chap. 12, elles sont l'image de l'humanité dans ce qu'elle va à sa ruine ou au contraire, est restaurée.

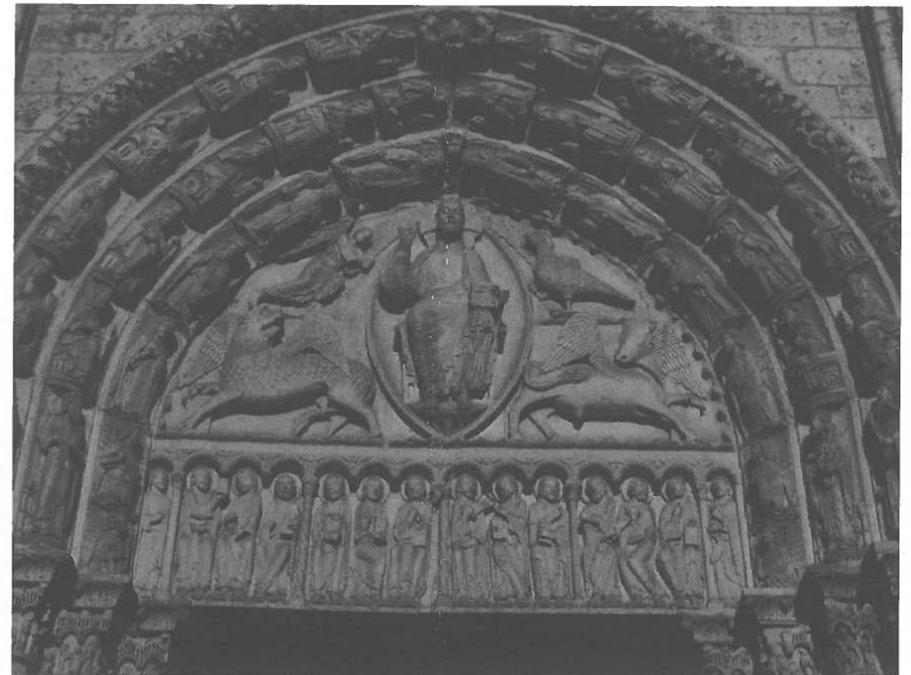
■ Entre les deux, les chapitres 19 et 20 offrent une fin du monde en deux temps. D'abord, le dragon est enchaîné pour mille ans. C'est le fameux « *Millenium* » dont saint Augustin disait qu'il représente le temps de l'Église où le Christ est déjà victorieux mais le mal pas encore disparu. Puis seulement vient le Jugement dernier avec ses morts ressuscités et ses livres ouverts.

■ Notre visite se termine, mais regardons encore un instant au-dessus de nos têtes la Jérusalem céleste. Nous y retrouvons l'arbre de vie du jardin d'Éden et pourtant, c'est bien la ville des hommes que

Dieu a conquise et nous offre pour vivre avec lui. Sa clé de voûte, ce sont indissociablement le trône et l'Agneau, d'où coule le fleuve d'eau vive (22,1).

Avant de sortir, n'oubliez pas de jeter un œil à l'inscription sur le linteau : « *L'Esprit et l'Épouse disent "viens" »*, comme pour nous rappeler que si tout cela est déjà en Dieu, en nous, c'est encore à venir.

fr Pierre Martin de Marolles, op



Détail du portail royal de la cathédrale de Chartres